

faite? Elle pourra remarquer, particulièrement dans l'ouvrage que nous publions, quelques expressions et même quelques plaisanteries que le bon goût de l'auteur aurait dû rejeter; elle lui reprochera de donner quelquefois à la raison les apparences du sophisme, par la manière recherchée et trop subtile dont il présente certaines vérités; mais si cette critique est franche, raisonnable, impartiale, elle reconnaîtra en même temps qu'il serait honteux pour elle de s'arrêter à ces taches rares et légères qui se perdent dans l'éclat de tant de beautés supérieures, et souvent de l'ordre le plus élevé.

A la suite des SOIRÉES, on lira un opuscule intitulé: *Eclaircissement sur les sacrifices*; et nous ne craignons pas de dire que, dans ces deux volumes, il n'est rien peut-être qui soit de nature à produire de plus profondes impressions. L'auteur, avec sa prodigieuse érudition, qui semble ici se surpasser elle-même par de nouveaux prodiges, parcourt le monde entier et en compulse les annales les plus obscures et les plus cachées, pour nous y montrer le *sacrifice*, et le *sacrifice SANGLANT*, établi dans tous les temps, dans tous les lieux, et sur la foi d'une tradition universelle et immémoriale, qui a partout enseigné et persuadé partout: « Que la
 « chair et le sang sont coupables, et que le ciel est irrité
 « contre la chair et le sang; que dans l'effusion du sang
 « il est une vertu *expiatrice*; que le sang coupable
 « peut être *racheté* par le sang innocent. » Croyance

mons les bougies que pour la forme : dans six mois nous les éteindrons à peine. A Quito on les allume et les éteint chaque jour à la même heure. Entre ces deux extrémités, le jour et la nuit vont croissant de l'équateur au pôle, et en sens contraire dans un ordre invariable ; mais, à la fin de l'année, chacun a son compte, et tout homme a reçu ses quatre mille trois cent quatre-vingts heures de jour et autant de nuit. Qu'en pensez-vous, M. le comte ?

LE COMTE.

Nous en parlerons demain.

FIN DU PREMIER ENTRETEN.

es maux héréditaires. Regardez, si vous voulez, tout ce que j'ai dit sur ce sujet comme une parenthèse de conversation; tout le reste demeure inébranlable. En réunissant toutes les considérations que j'ai mises sous vos yeux, il ne vous restera, j'espère, aucun doute que *l'innocent, lorsqu'il souffre, ne souffre jamais qu'en sa qualité d'homme; et que l'immense majorité des maux tombe sur le crime; ce qui me suffirait déjà. Maintenant....*

LE CHEVALIER.

Il serait fort inutile, du moins pour moi, que vous allassiez plus avant; car depuis que vous avez parlé des sauvages, je ne vous écoute plus. Vous avez dit, en passant sur cette espèce d'hommes, un mot qui m'occupe tout entier. Seriez-vous en état de me prouver que les langues des sauvages sont *des restes*, et non des *rudiments* de langues?

LE COMTE.

Si je voulais entreprendre sérieusement cette preuve, monsieur le chevalier, j'essaierais d'abord de vous prouver que ce serait à vous de prouver le contraire; mais je crains de me jeter dans cette dissertation qui nous mène-

de deux ans ; et que d'autres encore en très grand nombre meurent avant l'âge de raison. Toutes ces questions faites dans un esprit d'orgueil et de contention sont tout-à-fait dignes de Matthieu Garo ; mais si on les propose avec une respectueuse curiosité, elles peuvent exercer notre esprit sans danger. Platon s'en est occupé ; car je me rappelle que, dans son traité de la République, il amène sur la scène, je ne sais trop comment, un certain Lévantin (Arménien, si je ne me trompe) (1), qui raconte beaucoup de choses sur les supplices de l'autre vie, éternels ou temporaires ; car il les distingue très-exactement. Mais à l'égard des enfants morts avant l'âge de raison, Platon dit qu'au sujet de leur état dans l'autre vie, cet étranger racontait des choses qui ne devaient pas être répétées (2).

(1) Il paraît que c'est une erreur, et qu'au lieu de *Her l'arménien*, il faut lire *Héri, fils d'Harmonius*. (Huet, *Démonstr. évang.*, in-4^o, tom. II, Prop. 9, chap. 142, n^o 11.

(Note de l'éditeur.)

(2) L'interlocuteur est ici un peu trompé par sa mémoire ; Platon dit seulement : « Qu'à l'égard de ces enfants, Her racontait des choses qui ne valaient pas la peine d'être rappelées. » (Οὐκ ἄξιον μνημῆς. De Rep. I. X ; Opp. t. VII, p. 525.) Sans discuter l'expression, il faut avouer que ce Platon avait bien frappé à toutes les portes.

(Note de l'éditeur.)

LE SÉNATEUR.

J'approuve fort que votre église, qui a la prétention d'enseigner tout le monde, ne se laisse enseigner par personne; et il faut sans doute qu'elle soit douée d'une grande confiance en elle-même, pour que l'opinion ne puisse absolument rien sur elle. En votre qualité de Latin....

LE COMTE.

Qu'appellez-vous donc *Latin*? Sachez, je vous en prie, qu'en matière de Religion je suis *Grec* tout comme vous.

LE SÉNATEUR.

Allons donc, mon bon ami, ajournons la plaisanterie, si vous le voulez bien.

LE COMTE.

Je ne plaisante point du tout, je vous l'assure : le symbole des Apôtres n'a-t-il pas été écrit en grec avant de l'être en latin? Les symboles *grecs* de Nicée et de Constantinople, et celui de saint Athanase ne contiennent-ils pas ma foi? et ne devrais-je pas mourir pour en défendre la vérité? J'espère que je suis de

eachée dans une écorce légère , va chercher , en vertu de sa propre essence , le principe de la fièvre , le touche et l'attaque avec plus ou moins de succès , suivant les circonstances et le tempérament ; à moins qu'on ne veuille soutenir que le bois guérit la fièvre , ce qui serait tout-à-fait drôle.

LE CHEVALIER.

Drôle tant qu'il vous plaira ; mais il faut apparemment que je sois un *drôle de corps* , car , de ma vie , je n'ai eu aucun scrupule sur cette proposition.

LE COMTE.

Mais si le bois guérit la fièvre , pourquoi se donner la peine d'en aller chercher au Pérou ? Descendons au jardin : ces bouleaux nous en fourniront de reste pour toutes les fièvres tierces de la Russie !

LE CHEVALIER.

Parlons sérieusement , je vous en prie : il ne s'agit pas ici du *bois* en général , mais d'un *certain bois* dont la qualité particulière est de guérir la fièvre.

générales, fausse et dangereuse. Par la raison contraire, si vous voyez ces mêmes philosophes embarrassés souvent par cet écrivain, et dépités contre quelques-unes de ces idées, chercher à les repousser dans l'ombre et se permettre même de le mutiler hardiment ou d'altérer ses écrits, soyez sûr encore, et toujours sans autre examen, que les œuvres de Bacon présentent de nombreuses et magnifiques exceptions aux reproches généraux qu'on est en droit de leur adresser. Ne croyez pas cependant que je veuille établir aucune comparaison entre ces deux hommes. Bacon, comme philosophe moraliste, et même comme écrivain en un certain sens, aura toujours des droits à l'admiration des connaisseurs; tandis que *l'Essai sur l'entendement humain* est très certainement, et soit qu'on le nie ou qu'on en convienne, tout ce que le défaut absolu de génie et de style peut enfanter de plus assommant.

Si Locke, qui était un très honnête homme, revenait au monde, il pleurerait amèrement en voyant ses erreurs, aiguës par la méthode française, devenir la honte et le malheur d'une génération entière. Ne voyez-vous pas que Dieu a proscrit cette vile philosophie, et qu'il lui a plu même de rendre l'ana-

VII.

(Page 387. Où est l'esprit de Dieu, là se trouve la liberté.)

Ubi spiritus Domini, ibi libertas. (II. Cor. III, 17.) Il faut rendre justice aux Stoïciens. Cette secte seule a mérité qu'on la nommât *fortissimam et sanctissimam sectam.* (Sen. Epist. LXXXIII.) Elle seule a pu dire (hors du Christianisme) *qu'il faut aimer Dieu*; (ibid. XLVII.) que toute la philosophie se réduit à deux mots : *souffrir et s'abstenir*; qu'il faut aimer celui qui nous bat et pendant qu'il nous bat. (Justi Lips. Manud. ad Stoïc. phil. I, 13.) Elle a produit l'hymne de Cléanthe, et inventé le mot de *Providence*. Elle a fait dire à Cicéron : *Je crains qu'ils ne méritent seuls le nom de philosophes*; et aux Pères de l'Eglise : *que les Stoïciens s'accordent sur plusieurs points avec le Christianisme.* (Cic., Tusc. IV; Hier. in Is. C. X; Aug., de Civ. Dei. V. 8. 9.)

VIII.

(Page 387. Si sa vertu est carrée.)

II, 21, 14. Cependant, suivant Locke, dans le même endroit où il débite cette belle doctrine. *la volonté n'est que la puissance de produire un acte ou de ne pas le produire ; de manière qu'on ne saurait refuser à un agent la puissance de vouloir, lorsqu'il a celle de préférer l'exécution à l'omission, ou l'omission à l'exécution.* (Ibid.) D'où il suit que LA PUISSANCE QUI EST LE PRINCIPE DE L'ACTION N'A RIEN DE COMMUN AVEC L'ACTION : ce qui est très beau; et voilà Locke!

Ailleurs il vous dira que la liberté suppose la volonté. (Ibid. § 9.) De sorte encore que *la liberté n'a rien de commun avec cette faculté, sans laquelle il n'y aurait point de liberté*; ce qui est aussi tout-à-fait curieux. Mais tout cela est bon pour le XVIII^e siècle.

XI.

(Page 389. Que dites-vous d'un philosophe capable d'écrire de telles absurdités ?)

« La liberté est une propriété si essentielle à tout être spirituel, que le Dicu même ne saurait l'en dépouiller... Oter la liberté à un esprit »

